

alors que j'ai entendu de mes oreilles le comte de Palikao... (Bruit.)

M. DE VALON, descendant avec animation au pied de la tribune. Mais taisez-vous donc, malheureux que vous êtes ! Vous avez perdu la France !

A gauche et au centre. A l'ordre !—La censure ! la censure !

M. LE PRÉSIDENT. Monsieur de Valon, je vous rappelle à l'ordre et je vous invite à regagner votre place.

M. GAMBETTA. J'ai entendu le ministre de la guerre nous dire : " Si je pouvais révéler ce que je sais des efforts et des succès de Bazaine sous Metz, Paris illuminerait ! " Eh bien, messieurs, ce jour-là, il n'y avait pas un Français qui ne décernât l'épithète de " glorieux " au général qui devait trahir tant d'espérances et déshonorer à jamais le nom qu'il porte ! (Applaudissement à gauche et au centre.)

Ah ! je comprends que M. Rouher monte à cette tribune, et sentant qu'il faut bien expliquer la capitulation de Metz, et nos armées prisonnières en deux mois... (Vives interruptions à droite.)

M. LE PROVOST DE LAUNAY FILS. Parlez-nous donc de l'armée de l'Est oubliée dans les neiges par Jules Favre !

M. GAMBETTA. Je comprends qu'il vienne ici plaider la lâcheté universelle du pays ! (Bravos et applaudissements répétés à gauche et au centre.)

M. Rouher se lève et prononce quelques mots qui se perdent dans le bruit.

A gauche. Allons, taisez-vous, et écoutez la vérité qui parle !

M. GAMBETTA. Ah ! vous avez dit qu'il n'a pas dépendu de vous—de vous, *pars minima*—que la guerre n'éclatât point ; qu'avant qu'elle fût votée, vous avez lutté dans les conseils de votre fatal empereur contre les décisions tragiques et suprêmes.

Eh bien ! messieurs, écoutez le langage que, le jour même de la déclaration de guerre, tenait l'homme qui est venu porter cette affirmation à la tribune...

M. ROUHER. Je l'ai tenue...

A gauche. N'interrompez pas !

M. GAMBETTA. Écoutez ce qu'il disait au nom des grands corps de l'État ! Écoutez, et vous saurez ce que pèse et ce que vaut la dénégation de ce coupable aux abois. (Applaudissements à gauche et au centre.)

(A ce moment, on fait passer à l'orateur un volume du *Journal officiel* de 1870.)

M. GAMBETTA. Le 16 juillet 1870, à Saint-Cloud, il a dit :

" Sire,

" Le Sénat remercie l'Empereur de lui avoir permis de venir porter aux pieds du trône l'expression des sentiments patriotiques avec lesquels il a accueilli les communications qui lui ont été faites à la séance d'hier.

" Une combinaison monarchique, nuisible au prestige et à la sécurité de la France, avait été mystérieusement favorisée par le roi de Prusse.....

" N'avions-nous pas le droit de demander à cette puissance des garanties contre le retour possible de pareilles tentatives ? "

Et lui qui vous disait tout à l'heure qu'il n'était pas pour placer un souverain en Espagne, qu'il n'était pas pour importer des souverains étrangers ! Il a donc oublié que c'est lui qui a importé Maximilien au Mexique ! (Applaudissements à gauche et au centre.) Il a donc oublié, sous le premier empire le fossé de Vincennes, et, sous le second, le fossé de Querretaro ! Il a donc oublié que ce sang qui a été versé, a été versé précisément par lui, grâce aux mensonges dont on a abreuvé le Corps législatif et la France.

J'entends encore la grande voix de Berryer se levant à son banc, dans une séance de nuit, et disant avec un accent et une inspiration prophétiques qui illuminaient sa face : " Quoi ! vous voulez mettre un archiduc d'Autriche au Mexique ! Et quel sort lui réservez-vous, à cet enfant de vos victoires, la banqueroute où la mort qui sont venues ; c'est d'ailleurs le cortège habituel des Bonaparte. (Bravos et applaudissements répétés à gauche et au centre.)

Il faut que vous écoutiez jusqu'à la fin cette allocution de M. Rouher, président du Sénat, au misérable vieillard dont la volonté fatiguée et épuisée allait obéissant à ses conseillers néfastes et voulait faire une guerre dynastique—sa guerre à l'Espagnole !—Il fallait précipiter la France sous le couteau d'un ennemi qui s'organisait, lui, depuis cinquante ans.

Voici donc ce qu'il disait :

" Grâce à vos soins, la France est prête. " Et il ajoutait : " Se refusant à des impatiences hâtives, animé de cette calme persévérance qui est la vraie force, l'empereur a su attendre.

" Mais depuis quatre années, "—écoutez ceci—" mais, depuis quatre années il (l'empereur) a porté à sa plus haute perfection l'armement de nos soldats, élevé à toute sa puissance l'organisation de nos forces militaires. "

Qui a menti ? Est-ce l'opposition, ou M. Rouher ? (Acclamations et applaudissements redoublés à gauche et au centre.)

Ce n'est pas tout :

" Que l'empereur reprenne, avec un juste orgueil et une noble confiance, le commandement de ses légions agrandies de Magenta et de Solferino... Si l'heure des périls est venue, l'heure de la victoire est proche. "

Vous n'étiez pas faits pour mener la fortune de la France à la victoire.

M. DE VALON. Et vous, l'avez-vous menée à la victoire ?

M. GAMBETTA. On vous l'a dit, on vous l'a répété : Vous n'aviez pas pris le pouvoir pour gouverner la France. Vous n'étiez pas des gouvernants ; vous avez commencé comme des jouisseurs et vous avez fini comme des traîtres. (Applaudissements et acclamations prolongés à gauche et au centre.—L'orateur, en descendant de la tribune, reçoit les félicitations de ses collègues.)

M. ROUHER monte à la tribune.

Voix nombreuses à gauche. La clôture ! la clôture !

M. EDOUARD LOCKROY. Vous avez livré le pays à l'étranger, descendez de la tribune !

M. LE PRÉSIDENT. Veuillez écouter, messieurs !

Voix à gauche. La clôture ! la clôture !

M. ROUHER. C'est impossible !... vous êtes odieux en demandant la clôture !

M. EDOUARD LOCKROY. Vous nous avez livrés à la Prusse ! Quittez la tribune ! C'est une honte !

M. ROUHER. Allons donc !... (La voix de l'orateur est couverte par le bruit.—Un certain nombre de membres du côté gauche se lèvent de leurs places en criant : Assez ! assez ! La clôture !—Une vive agitation règne dans l'Assemblée.)

M. LE PRÉSIDENT. Veuillez, messieurs, garder vos places et rester assis.

On demande la clôture de l'incident. Déjà une première fois la clôture avait été réclamée, et la Chambre, consultée, après avoir entendu M. Rouher parler contre la clôture, a décidé que l'incident continuerait. On ne doit pas s'étonner que, dans une pareille discussion, des paroles passionnées aient été prononcées. Il semblait que de ce côté (la droite) on me faisait le reproche de ne pas réprimer certaines expressions de M. Gambetta ; j'aurais pu également arrêter M. Rouher à l'occasion de certaines de ses paroles, mais dans un incident semblable, j'ai cru devoir laisser la plus grande liberté aux deux orateurs. (Très-bien.)

En ce moment, M. Rouher demande encore la parole contre la clôture.

A gauche. Non ! non ! assez !

M. LE PRÉSIDENT. Laissez-moi m'expliquer.

Un membre. C'est le même incident.

M. LE PRÉSIDENT. Sans doute, il s'agit du même incident, et, à ce point de vue, le règlement ne permettrait pas au même orateur de parler deux fois contre la clôture... (Le bruit continue.)

M. LE PROVOST DE LAUNAY FILS. Pourquoi a-t-on parlé de Bordeaux ?

Un membre à gauche. Ne parlez pas de Bordeaux !

M. LE PROVOST DE LAUNAY FILS. Si, j'en parlerai.

M. LE PRÉSIDENT. Veuillez, messieurs, reprendre vos places.

Voix à gauche. Nous demandons la clôture, monsieur le Président.

M. ROUHER. Et moi je demande la parole contre la clôture.

M. LE PRÉSIDENT. La clôture étant demandée, M. Rouher réclame la parole contre la clôture. Je consulte d'abord la Chambre pour savoir si elle veut accorder une seconde fois la parole à M. Rouher contre la clôture.

Voix nombreuses à gauche. Non ! non !

M. ROUHER. Messieurs, laissez-moi...

M. EDOUARD LOCKROY. Vous nous avez livrés à la Prusse ! Allez-vous-en ! Votre présence à la tribune est une honte ! Allez-vous-en ! (Vive agitation.)

M. BARODET. Allez vous cacher ! (Bruit.)

M. LOQUEYSSIE. Il n'est pas permis de dire à un orateur d'aller se cacher.

M. ROUHER. Messieurs, après ces agressions personnelles... (Bruit continu.)

M. LE PRÉSIDENT. Veuillez accorder une minute.

M. ROUHER. Messieurs...

A gauche. Non ! non !—La clôture ! la clôture !

M. ROUHER. Je parle et contre la clôture et pour un rappel au règlement.

M. LE PRÉSIDENT. Si vous demandez la parole pour un rappel au règlement, vous en avez le droit ; vous avez la parole.

M. ROUHER. Je demande à la fois la parole contre la clôture et pour un rappel au règlement.

M. LE PRÉSIDENT. Parlez d'abord sur le rappel au règlement.

M. ROUHER. Comme vous voudrez, monsieur le Président.

Je demande la parole pour un rappel au règlement.

M. LE PRÉSIDENT. Vous avez la parole pour un rappel au règlement.

M. ROUHER. Est-il vrai, oui ou non, que j'ai été attaqué et outragé personnellement ?... (Oui ! oui ! à droite.—Exclamations à gauche.) Ai-je le droit, oui ou non, de me justifier sur une question personnelle ? (Oui ! oui ! à droite.)

M. HENRI BRISSON. Nous ne sommes pas ici pour discuter des questions de conseil de guerre.

Voix à droite. A l'ordre ! à l'ordre !

M. FAURÉ. Vous laissez insulter l'orateur, monsieur le Président !

M. ROUHER. Vous voyez bien que vous êtes des conventionnels déguisés.

A gauche. A l'ordre ! à l'ordre !—La clôture !

M. LE PRÉSIDENT. Je consulterai la Chambre sur la clôture quand elle aura entendu M. Rouher sur le rappel au règlement.

Veuillez achever, monsieur Rouher !

A gauche et au centre. La clôture ! la clôture !

M. ROUHER. Mais c'est votre honte que la clôture !

M. MARION. Nous ne voulons pas vous écouter !

M. ROUHER. Mais, M. Marion, ne m'interrompez pas ; vous me forcerez à me rappeler trop de faits. Je ne suis pas obligé de vous répondre, à vous.

Je dis...

M. LOCKROY. Nous avons assez de votre discours de 1870. Nous ne voulons pas en entendre un second.

M. ROUHER. Je dis que me refuser de répondre, c'est porter atteinte aux sentiments mêmes de l'orateur que vous avez applaudi.

Il n'est pas possible qu'il accepte qu'après avoir formulé de telles accusations, il ne permette pas à l'homme qui a été attaqué de se défendre. C'est à son impartialité que je fais appel.

A gauche et au centre. La clôture ! la clôture !

M. LE PRÉSIDENT. La Chambre a entendu les observations de M. Rouher contre la clôture, je vais la consulter.

M. ROUHER. Permettez-moi d'ajouter encore un mot.

Je dis, messieurs, que si vous ne m'accordez pas la parole, vous êtes pires que la Convention, car la Convention... (Le bruit couvre la voix de l'orateur.)

A gauche et au centre. La clôture ! Con-

sultez la Chambre, monsieur le Président

M. ROUHER. Mais vous êtes des insérés !

M. ERNEST DRÉOLLE. Et vous vous étornez que nous voulions nous en aller !

M. ROUHER. Je veux qu'on m'arrache la parole. Je veux qu'on décrète que je n'irai pas et que je ne pourrai me justifier à cette tribune.

Vous n'avez ni le sentiment de la justice, ni le sentiment de la vérité. Vous êtes des révolutionnaires, rien que des révolutionnaires. (La clôture.)

M. GAVINI. On a insulté l'orateur, monsieur le Président, et vous ne faites rien pour le protéger. On a peur d'entendre sa réponse. (La clôture.)

M. LE PRÉSIDENT. Je consulte la Chambre sur la clôture de l'incident.

(La clôture est mise au voix et prononcée.)

M. ROUHER, descendant de la tribune. Votre vote, c'est le silence.

CONSEILS UTILES

Les vieilles femmes de ce temps-ci ne font grand pitié, quand je les vois affublées du costume collant du fichu juvénile, des chapeaux placés sur le bout du chignon. On les compare involontairement à leurs petites-filles, et on les trouve horribles... avec justice.

Nous conseillons à celles qui ont du bon sens, qui tiennent à leur dignité, qui ont gardé ce grain de coquetterie *bien entendue* que la femme doit conserver jusqu'au tombeau, d'imaginer un costume spécial aux douairières, qui ne varie pas chaque jour, qui ne ressemble, en aucune façon, à celui des jeunes femmes. De la sorte, on ne pourra plus établir de comparaisons, toujours désavantageuses aux femmes âgées.

Autrefois, les douairières étaient des figures à part, on ne pensait jamais à leur sexe en les regardant. Cependant, elles étaient charmantes et entourées ; c'est qu'elles avaient abdiqué toute prétention.

Celui-là va probablement sembler un peu étrange... mais, en tout cas, il ne peut nuire, et puis nous en laissons la responsabilité à l'auteur—une de nos lectrices—femme spirituelle et très-observatrice qui, peut-être, l'a mis en pratique et parle par expérience.

Donc, cette lectrice prétend que, lors d'un mariage, le bonheur de la femme, dans les premiers jours, dépend de l'état du cœur de son mari, mais qu'ensuite, ce bonheur est subordonné à l'état de l'estomac de l'époux. En conséquence, elle engage les jeunes mariés à ne pas se laisser trop absorber par les douceurs de la lune de miel, et à veiller, dès les débuts, à ce que la table soit bien pourvue—soins que ne dédaignent pas de prendre les plus grandes dames, autrefois.

Les ménages les plus heureux et les plus tranquilles sont ceux où la gastronomie est en honneur—la femme fût-elle sobre comme un Espagnol. Un peu de gourmandise détourne, assure-t-on, de plus grandes passions.

Tout le monde connaît cette belle écriture pointue qu'ont les Anglais, et qui fait voir tout de suite que l'adresse d'une lettre a été tracée par la main d'une femme.

C'est la plus jolie conquête qu'ait faite la calligraphie, que cette distinction du sexe dans les communications épistolaires, distinction qui manque souvent, il faut le dire, à la correspondance des Françaises—ces reines de l'élégance.

Rien de plus facile pourtant pour une femme que de se donner cette écriture féminine : les institutrices et les jeunes personnes du monde qui voudraient l'acquiescer n'ont qu'à acheter, à une papeterie internationale, des cahiers avec modèle gravé en tête, et à écrire une demi-page tous les jours. La main se fait vite à cette absence de *plein* et de *délié*, et acquiert avec une étonnante rapidité les fines stries angulaires qui donnent ce cachet—nous dirons même ce parfum—aux missives postales ou confidentielles ainsi libellées.

C'est l'adorable personnalité féminine se faisant sentir jusque dans les formes stéréotypées de la langue écrite—personnalité pour laquelle notre idiome a été si prodigieux dans la langue parlée.

—Voyons, ma petite Jeanne, veux-tu que je te donne le groupe des trois vertus théologiques, en sucre ?

La petite Jeanne : —Oh ! marraine. J'aimerais mieux... les douze apôtres... mais toujours en sucre !

* *

Mme X... adore son fils, mais son humeur est tellement acariâtre qu'elle lui rend très-souvent la vie très-dure.

A la suite d'une scène qu'elle venait de lui faire, le jeune homme, près d'éclater, se ravise tout à coup, et lui dit, avec son plus doux sourire :

—Quel bonheur que tu sois ma mère ! —Et pourquoi cela ?

—Parce que, au moins, tu ne seras pas ma belle-mère !